

LES CARNETS DU SOLEIL



- Tu verras, la moto, c'est facile...

Pour l'instant elle est dans le buisson moteur hurlant, et moi, je me relève; une fois encore elle a fait ce qu'elle voulait. Ce soir je dresse le bilan. Dans un mois nous partons pour l'Algérie sur les pistes sahariennes avec une Land-Rover et une moto enduro 125 cc. Tous les conseils de nos copains motards me reviennent: ton moteur deux temps est trop fragile, tu risques le serrage, prends du quatre-temps! Et moi qui me demande toujours en quoi consiste un serrage de moteur et qui n'ai même pas compris les lois de l'équilibre sur cette satanée moto.

Notre projet, il y a dix-huit mois qu'il mijote: parcourir les pistes sahariennes sur trois motos, avec une voiture tout-terrain en guise d'assistance et ceci durant trois mois...

De nombreuses semaines seront alors consacrées à la préparation des véhicules, autant sur le plan mécanique, matériel, que sur le choix d'un itinéraire. Un grave accident survenu à l'un des membres de la future expédition risque de faire avorter le projet. Néanmoins, avec mon mari Alexandre, nous décidons de poursuivre l'expérience et "Inch Allah!", comme ils disent là-bas.

Après avoir parcouru 3000 kilomètres, nous voici aux portes du Sahara. L'appel du désert résonne à mes oreilles et c'est avec excitation que nous débarquons la moto couchée sur la galerie de la Land -Rover Avec minutie je place les petites lettres autocollantes sur le réservoir blanc; «Gazelle» est maintenant prête à subir les premiers essais et réglages.

C'est dans un vent de sable subit que nous faisons le plein de nos deux véhicules; 160 litres de mazout et 60 litres de benzine. Toute la première étape repose sur ces calculs; pour ma part, je prendrais bien encore un jerricane ou deux.

Nous quittons In Amenas, dernière cité pétrolière puante située à 650 kilomètres de Djanet, la belle oasis retranchée sur elle -même, tout près de la frontière libyenne.

Dernier contact avec la civilisation, le pont arrière de la voiture est encore posé sur le macadam, «Gazelle» file déjà à la vitesse du vent sur la tôle ondulée. Lancé à 80 kilomètres/heure, Alexandre est déjà en recherche d'équilibre,

Pour ma part je lance le «bahut» à l'assaut des trous et des bosses.

C'est parti! je me sens invincible dans la Land -Rover.

Un peu de pratique

Ce matin, je déploie le grand jeu: genouillères, gants, casque et surtout j'entends prouver ce que je sais faire...

Je saute sur la moto pour entreprendre un premier tour du campement sous l'œil un peu sceptique d'Alexandre. J'ai l'impression d'être persécutée, mais je m'applique de mon mieux car, suivant les résultats, je serai reléguée au service de l'assistance. Donnant mon maximum et malgré un mois de non conduite, je constate que tout n'est pas oublié, «Gazelle» est très sage et fait tout ce que je lui ordonne.

- Examens réussis !

O.K., on y va! Les genouillères, la ceinture me serrent un peu mais je me sens si légère sur la moto et si libre de mouvements sauf... dans ces terribles ornières de sable.

Voici la première... La moto danse sous moi, je fais comme elle puis, les pieds par terre, plus quelques petits coups de gaz et c'est finalement passé. Cette ornière m'a «sucé» cinq kilomètres de mon énergie. D'instinct j'évite la suivante qui est encore plus longue, pour passer par la caillasse, même au risque d'éclater un pneu.

Maintenant je fonce sur ce grand plateau rocailleux dont les pierres s'enfoncent et se disloquent sous le poids de mon deux-temps. Juste sous mon nez, les aiguilles du compteur kilométrique et du compte-tours s'affolent, je tiens pourtant le bon régime...

C'est avec satisfaction que je vois le soleil s'approcher de la ligne d'horizon; j'ai les jambes en coton.

Le cliquetis de la chaîne dans une boîte d'huile mazoutée, le ronron hoquetant du réchaud à benzine sont la preuve d'une grande activité dans le campement. Ce soir j'ai allégé les provisions d'une soupe et d'une bonne portion de riz, j'avais si faim...

Rencontre de civilisation

Depuis un moment j'observe les empreintes de plusieurs dromadaires sur la piste, et voilà Alex qui me fait signe de stopper.

- Passes -moi l'appareil, j'ai aperçu plus loin des «carmels» qui broutent trois touffes d'herbes!

Les questions se pressent dans ma tête: sont -ils sauvages, comment trouvent -ils des points d'eau dans ce désert? La réponse est à 4 kilomètres plus avant.

Deux silhouettes touaregs se profilent; déjà Alexandre est auprès d'eux et dialogue avec -les mains. Ils désirent de l'eau, je les salue d'un geste et reste dans le véhicule évitant de jouer les femmes émancipées. C'est certainement déjà assez «délicat» pour eux que de me voir au volant d'un véhicule.

Leur port noble et majestueux. Je les trouve très grands et très beaux. Ça gamberge toujours un peu dans ma tête à chaque rencontre. Des bergers, gardiens de chameaux dans un endroit aussi dénudé?... Que pensent -ils de ces nomades civilisés que nous sommes? Connaissent -ils même Alger, les villes au nord?

En ce moment même, ils boivent à tour de rôle l'eau précieuse en soulevant à peine leur «litham» qui découvre leur bouche protégée du soleil sous ce tissu teinté indigo. Un geste ,de la main en guise de remerciements et, tranquillement, de leur démarche de fauve, les deux silhouettes s'éloignent en direction de leur troupeau.

Allongée dans mon sac de couchage, le film de cette journée se déroule. La nuit se fait tout à coup si silencieuse qu'elle me précipite dans les rêves.

Noir c'est noir!

J'ouvre les yeux, tout autour de moi les cailloux noirs du plateau du Fadnoun. Il fait froid, un coup d'oeil au thermomètre de la cabine indique 3 degrés. Le soleil va bientôt se lever; en attendant ses premiers rayons tièdes, je rêve encore quelques minutes en pensant au café chaud qui nous attend dans le thermos préparé la veille.

De vives douleurs me tirent rudement de mon sac de couchage et me jettent de toute urgence dans le froid vif du matin. Il me semble que mille aiguilles sont plantées là dans mon ventre et, en moins d'une demi heure, je suis complètement vidée, à plat. Alexandre tourne autour du campement comme un lion en cage. Impuissant et inquiet à la fois, il sait que nous sommes bloqués aussi longtemps que je serai malade. Faire quelque chose pour que ces douleurs disparaissent; mon moral est aussi noir que les cailloux qui nous entourent. Pas question de «motarder» aujourd'hui. Je saute dans mon jeans le plus serré et au volant; adienne que pourra! Les premières secousses de la piste mélangent très vite les médicaments que j'ai ingurgités et tout va pour le mieux.

Des virages, des précipices, je pense soudain aux ouvriers qui ont construit cette piste voici longtemps, un vrai travail de titans. En arrivant au haut de la côte, j'oublie en une seconde mon humeur contre le Fadnoun. C'est une vraie splendeur, sacré Sahara, tu ne changeras jamais. Par moment le ressentiment que tu m'inspires se transforme en une seconde au détour du chemin, en reconnaissance de tant de beautés.

Un peu plus loin, la moto sème à tous vents un filet de poussière jaune, avant de disparaître dans une descente vertigineuse. La dénivellation est très impressionnante. Du coup je roule le plus possible contre le flanc de la montagne. J'aperçois alors les restes déchiquetés de deux voitures en contrebas; j'enclenche par prudence la traction sur les quatre roues et mon regard ne quitte plus la piste. Sans relâcher mon attention, au débouché d'un virage, je distingue une plaine sablonneuse qui s'étend entre deux chaînes de montagnes noires. J'ai envie de foncer tellement elle me paraît accueillante, mais bien vite cette idée me fuit en pensant aux deux véhicules là au fond du gouffre. Alexandre m'a attendue car lui, avec la moto, il a passé sans problèmes. Nous roulons maintenant à plus de 70 km/h dans un paysage lunaire d'éclatements rocheux.

Installé au kilomètre 361, mon mécanicien préféré s'affaire sur les véhicules pendant que je me bats avec le réchaud à benzine. Plus de compression sur la valve; pour la Xème fois je démonte l'engin et huile le bout de cuir servant de pompe. La benzine fuit par un trou minuscule. Horreur! ma cuisinière me lâche et le soleil disparaît lui aussi. Je veux un café chaud demain matin, ça c'est certain.

Le terrain est sablonneux et pas de bois mort à disposition. A force de gratter le sol, j'arrive à collectionner un petit tas de racines sèches, juste de quoi chauffer deux tasses d'eau chaude. Je me félicite d'avoir emporté une casserole en aluminium si petite.

Jamais je n'ai mis autant de soins à la préparation d'un foyer. Mon dernier bout de racine à la main, je regarde soulagée les bulles éclater à la surface de l'eau et me sens soudain très proche de l'homme des cavernes.

O.K., le petit déjeuner de demain est assuré. Pour ce soir ce sera buffet froid... une salade de riz et quelques sardines.

Un deux-roues pour guide...

Un voile de poussière vole au vent comme une cape, [la Yamaha](#) ouvre la piste; après plusieurs heures de terrain chaotique, nous nous octroyons une pause. J'ai tellement été secouée que j'ai de la peine à ajuster les jumelles sur le nez.

- Oh! un acacia!

Sans rien dire à mon coéquipier qui somnole derrière le cadre de la moto, et malgré le soleil au zénith, je marche vers l'arbre qui par chance est à moitié desséché et couché à même le sol. Un vrai festin de bois... à peine ai -je commencé la cueillette qu'Alex arrive machette au poing.

Appareils en action, nous voilà tous deux à la recherche d'une image. De magnifiques montagnes éclatent dans le ciel d'un bleu intense. Dans le fond de la plaine, j'aperçois une passe entre les rochers. J'ai soudain envie de courir et posséder des jambes de géant pour fouiner partout à la fois. Couchée, agenouillée, je cherche le meilleur angle.

Comment faire pour tout saisir, c'est si beau...

Aujourd'hui, le but à atteindre est Fort -Gardel, lieu de rencontre des pistes en provenance de Djanet et de Tamanrasset. Quelques maisons de «torchis» usées par les vents de sable, des hommes occupés au cérémonial du thé à l'ombre de leur camion poussiéreux, deux à trois silhouettes sortant des maisons à l'approche des nouveaux arrivants me font paraître prétentieux le nom de «For -Gardel» pour ce simple relais routier qu'est devenu ce lieu perdu dans le désert.

A ma gauche, une chaîne de montagnes, à droite plus au sud le Grand Erg de sable. Il nous reste à tenir le juste milieu entre ces deux colosses. Le terrain est raboteux, avec de nombreux passages de sable. Je laisse le motard tester la piste pour la première partie et, péniblement, lance la Land -Rover à sa poursuite.

A plusieurs reprises, la voiture fait des sauts monstrueux. Je suis à deux doigts de m'ensabler. Les mains me font mal à force de corriger la direction d'un deux tonnes qui n'en fait qu'à sa tête! Je braque à tous instants mon regard sur Alexandre qui, code convenu, se lève sur les marchepieds à chaque gros trou, histoire de me prévenir.

Il a quitté la piste maintenant et file sur un terrain des plus carrossables, ne devenant soudain qu'un tout petit point rouge se profilant à l'horizon.

- Débrouilles -toi, moi je prends mon pied sur < Gazelle> !

Au boulot, j'y vais aussi, d'un coup de volant je bascule la Land -Rover par-dessus l'ornièrre qui me retient prisonnière. Le volant m'échappe des mains une seconde, un fracas épouvantable et... c'est passé; je retrouve même la trace unique de la moto et ne la quitte plus des yeux.

Un coup d'œil tout de même à cette chaîne de montagnes qui s'amenuise et je vole ainsi à plus de 70 kilomètres heure; c'est génial. Le paysage est magnifique, je vise un coin de terrain plus dur et m'y arrête afin de prendre quelques photos. Tiens? Alexandre est arrêté.

- J'ai une soif terrible, on boit un jus?

Moteurs arrêtés, le silence se réinstalle autour de nous. Je fais quelques pas et pousse jusqu'à un petit buisson pour dérouiller mes membres fourbus.

- Décide, Lyse, de quel côté repartons -nous ?

Sûre de l'orientation, je pointe un doigt vers l'ouest et comme très souvent je suis tombée juste à l'opposé, Alexandre sourit.

-Par ici plutôt! En route, moteurs!

Quatre possibilités, trois erreurs possibles. Décidément je suis nulle pour me diriger sans repères.

Le sable devient de plus en plus mou, le vent chaud envahit la cabine et voilà qu'une mer de sable barre notre route.

-Que c'est beau!!!

Je regarde le compteur, il y a déjà quinze kilomètres qu'on roule sans trouver la piste, mais où est -elle? Aurais -je tout de même indiqué la bonne direction?

J'aperçois au, loin un gros nuage de poussière et Alex qui est arrêté...

- Vite, files -moi l'appareil, c'est un camion! II roule à une vitesse folle sur la piste. Eh oui! elle est bien là devant nous sans savoir comment. Les chauffeurs enrubannés nous font un signe de la main, ils ont l'air pressé... livraison oblige.

Passes -moi le savon!

A chacun deux litres d'eau chauffée par le soleil suffiront pour nous donner l'impression d'être propre. Je suis en pleine forme et sors l'appareil tandis que le soleil enflamme le désert qui devient tout rouge. Sans attention particulière pour mon T -shirt, je me couche à plat ventre sur le sable encore chaud et essaie de fixer sur la pellicule cette féerie fantastique.

Dans ces moments là, je me sens la reine du monde devant tant de beautés. Avant de nous glisser dans les sacs de couchage, nous nous imprégnons encore du ciel et des étoiles, frissonnants un peu sous le vent de nuit qui se lève.

La Belle du Tassili n'Ajjer

Djanet me semble vraiment perdue dans ce cirque de montagnes; je l'aperçois tout au bout du défilé.

Pour l'instant je m'applique à guider les roues de la Land -Rover dans les ornières principales, d'autant que dans ce capharnaüm de pistes on dirait que la belle oasis, telle une femme, se fait désirer en parant sa voie d'accès d'une solide tôle ondulée, afin de faire hésiter l'envahisseur et mieux se protéger dans son écrin de sable doré. Entre une allée de palmiers poussiéreux, impossible d'oublier le poste de contrôle. Un piquet de garde plein de sa responsabilité d'accueil nous fait signe de stopper: formulaires, feuilles roses, vertes sont nos sauf-conduits. Une fois ces fascicules dûment visés, le douanier arbore son plus beau sourire et nous souhaite la bienvenue.

Dans ma tête je m'imaginai déjà Djanet, qu'un de nos amis avait visité en 1978 lors d'un périple saharien, mais en réalité il est plus beau encore. Tout y est propre, les maisons sont construites entre d'énormes blocs de rochers probablement projetés là par la force de la nature.

Tout en longeant l'allée principale, je m'aperçois qu'en fait les habitations semblent bien accrochées et judicieusement rangées, parfois presque dissimulées; seules les portes de couleurs vives indiquent leur emplacement.

Nous parquons nos véhicules à l'abri des palmiers, il fait très chaud, le soleil indique midi. L'envie nous prend soudain de boire un café, mais où? Une porte rose d'où sortent des éclats de voix nous le signale. Une petite pièce sans lumière sur une cour éblouie de soleil me fait cligner des yeux. Cinq ou six tables de fer, à peine recouvertes d'une vieille peinture écaillée. Là le bruit entendu à l'extérieur est amplifié, des clients en djellabas jouent sans relâche des parties de dominos. Quelle ambiance, il faut dire que les pièces de dominos sont en bois et aussi grosses que des boîtes d'allumettes. En plus sur les tables branlantes... le jeu fait un joli tintamarre. Notre arrivée dérange à peine le garçon qui passe de client en client pour servir à tous un thé très sucré dans de grands verres bariolés.

Je risque un œil dans la cour illuminée; quelques vieillards y sont accroupis à l'ombre des arcades et parlent beaucoup. En face, des ouvertures sombres indiquent la présence de boutiques.

C'est bien là, la place du marché de Djanet. je rejoins Alexandre qui sirote son thé.

Nous passons notre première nuit au camping. Chaque véhicule est parqué dans une petite hutte faite de feuilles de palmiers tressées s'appelant «zéribas». Passablement de voyageurs sont là, des discussions passionnées occupent chaque groupe. Le camping est très animé, partout les lampes à gaz, du linge tendu, des tables dépliées remplies d'assiettes fumantes.

Ici des jambes dépassent de dessous les véhicules, révision de mécanique oblige. Là les femmes ont étendu leur linge fleurant bon la lessive sur d'interminables cordelettes.

- As -tu une clé de 10 et du papier de verre? – Peux -tu me passer la burette d'huile?

- Parlez -vous français?

Chacun très discrètement vise les plaques minéralogiques du voisin: Zurichois, Vaudois, Français, Allemands, Anglais jalonnent le campement. Ce soir il y a même une petite expédition venue d'Europe en avion afin de visiter les fameuses peintures rupestres de Djanet.

C'est sympathique et chacun y va de ses aventures, de ses dégâts matériels, car le désert engloutira tôt ou tard un amortisseur, un boulon, une boîte à vitesses sans parler du cortège sans fin de pièces cassées, tordues. Les pistes ont une renommée de dévoreuses de mécaniques. Formidable détente que ces trois jours passés dans le camping.

Quatre couverts pour ce soir

Les provisions sont faites, dattes, boîtes de sardines, cigarettes, pâtes et surtout cinq kilos de mandarines négociés (grâce à des tuyaux) à 8 francs le kilo. Il n'est pas possible de trouver des légumes à Djanet, et nous avons sûrement manqué le camion de ravitaillement.

Quelques échanges d'adresses, de bons vœux et nous quittons la belle oasis, *très* tard dans l'après-midi, mais tout heureux de reprendre la piste. Nous formons une nouvelle expédition, accompagnés d'amis allemands parés d'amortisseurs neufs.

- Rendez-vous aux ruines, crie Alexandre

Tiens, je ne me souvenais plus que la piste était aussi mauvaise. Plusieurs fois le volant m'échappe, décidément mes muscles sont devenus bien mous par l'abondance des festins, trop de thé, trop de cigarettes et surtout trop de veillées. Le luxe du campement se ressent dans la conduite du véhicule, il me semble avoir tout oublié, heureusement les ruines pointent déjà à l'horizon.

Les spaghetti préparés par Wolfgang mijotent dans son immense casserole en fonte de 70 cm. de diamètre. C'est lui le cuisinier chez nos nouveaux amis. On se partage pourtant la tâche et je m'occupe de la sauce, Ingrid met la table tandis qu'Alexandre change le filtre à mazout.

Le soir nous montons tous aux ruines sur la colline dominant le campement; le ciel est particulièrement beau, le Sahara nous ouvre les bras.

- En route pour Tamanrasset!

Le charme opère encore une fois et je me sens toute émerveillée en m'endormant.

Comme une apparition

Le feu ne prend pas ce matin, je l'asperge d'un bon coup de benzine pour qu'enfin les flammes s'élèvent, réchauffant nos mains engourdies. Le café chaud coule des thermos à grands coups dans nos tasses qui font office de chaufferettes.

Quelques instants plus tard, moto en tête, le convoi s'ébranle et tout de suite chaque véhicule cherche sa route. La journée sera rude. Voici la grande plaine de sable mou, c'est pour elle que nous nous sommes levés au petit jour; le sable est encore relativement dur et les voitures n'ont aucune difficulté à franchir cette barrière naturelle si terrible lorsque l'on se laisse prendre de vitesse. C'est la course au soleil.

La Yamaha posée sur sa béquille, la Volkswagen toutes portes ouvertes, que se passe -t -il ?

- Stoppe ton moteur, me crie Alexandre tout en indiquant un point à l'ouest, regarde, c'est fabuleux! une [caravane](#), Lise, tu te rends compte ?

Je prends les jumelles et ce que je vois au travers me semble irréel. Une grande plaine de sable jaune s'étend au-dessous de nous, écrasée de soleil au zénith. Dans ce décor fantastique une caravane semble glisser dans un silence impressionnant; l'harmonie parfaite entre le puissant Sahara et ses seigneurs touaregs.

- Que c'est beau! s'exclame Alexandre, l'œil rivé derrière le téléobjectif.

Une rencontre comme celle-là devient de plus en plus rare de nos jours. Car, avec l'apparition du camion, plus rapide, un grand nombre de transports ne sont désormais plus l'apanage des nobles caravaniers du désert. Ceux-ci ne conservent plus que l'exclusivité du sel et de la contrebande.

Quelques salutations d'usage en «tamatcheks» (langue targuie). Peu de paroles sont échangées mais le courant passe; des cadeaux sont offerts de part et d'autre: sucre, plaque de sel et dattes.

Des signes de la main en guise d'adieux et, comme dans un rêve, je vois disparaître la caravane qui semble engloutie par le désert.

Nous restons là tous à contempler en silence l'horizon, avant de mettre en marche nos bruyantes mécaniques...

Les yeux brûlants, le bras à la fenêtre presque fumant, je regarde le soleil; il doit être midi d'après le tableau de bord qui ne me renvoie plus d'ombre.

Je suis toute cassée et m'efforce de m'étirer dans un ultime effort. La tôle est rude par endroits, impossible de sortir de la piste. Le bus, plus souple, réagit mieux; c'est décidé, au prochain arrêt je diminue la pression des pneus à un kilo, tant pis pour les cailloux! J'en ai soudain assez de cette piste «tapefesses» et un instant j'envie Alexandre qui roule à cent mètres sur ma gauche dans un sable tendre et doré. Avec la moto il a réussi à franchir sans trop de peine le muret de sable qui borde la piste sur ses deux côtés.

Il s'amuse bien, revient en arrière, repart, mais ma parole il a l'air en pleine forme sur «Gazelle» et doit prendre pas mal de plaisir. Pas beau la jalousie, alors je mets la musique à fond pour ne plus entendre grincer l'aménagement et sauter les boîtes de conserves.

Ce soir, mon dernier bout de bois se consumera gentiment sous une crème au chocolat qui embaume tout le campement, tellement elle est brûlée. Avec un peu de chance nous pourrons nous partager ce fumet carbonisé en évitant de toucher le fond de la casserole. Dernière petite friandise de la réserve de douceurs...

Le soleil se couche déjà, vite je pars dans l'oued (petite rivière asséchée) chercher le bois mort nécessaire au café du matin. Mon corps me fait mal de partout et, ce soir -là, je me berce de la musique du cassetophone en évitant de bouger trop brusquement.

Comment perdre le nord?

Le soleil brille sur le campement lorsque nous nous levons. C'était prévu la veille déjà, aujourd'hui c'est le «farniente» rallongé d'une heure ou deux. Le froid ne nous incommoder pas pour le déjeuner et c'est comme des lézards réchauffés que nous daignons monter dans nos véhicules respectifs pour reprendre la route. Un sol dur remplace le sable d'hier, la moto vole, le roi soleil brille, la vie est belle.

Wolfgang suit sans se départir de la piste qui se sépare en plusieurs tracés. Le guide Sahara indique: «Risques fréquents de se perdre». Alexandre navigue par monts et vaux à la recherche des secousses les plus douces. Avec «Gazelle» je n'ai pas de problèmes et emprunte même les terrains les plus accidentés afin de me défouler un peu.

Voilà maintenant dix bonnes minutes que je roule sans voir mes deux accompagnateurs Ce n'est pas possible, ils n'ont pas pu passer devant. D'innombrables monticules me bouchent la vue.

- Mais ils sont déjà là-bas ?

Du coup je fonce, poignée au coin, vers ces deux traînées de poussière, loin devant. Je n'y comprends plus rien, plus de poussière, ce n'était que des tourbillons formés par le vent. Je m'arrête, me retourne, rien i derrière non plus. Je suis pourtant devant... L'estomac me serre un peu, que faire? Flûte, je suis toute seule dans cette foutue caillasse, j'opte pour ma première idée. Attendre.

Ils n'ont pas pu passer devant, impossible. Après un temps qui me paraît interminable, je vois enfin apparaître au loin un petit tas de poussière qui se déplace. Cette fois, je ne le quitte pas des yeux et ne bouge pas d'une semelle, car sur cette colline, je suis en position de force dominant toute la plaine qui s'étale à mes pieds.

- T'as foutu quoi? hurle Alexandre dans le brouhaha des moteurs.

- Je suis partie devant, tiens!

- Tu n'as qu'à rester à côté maintenant!

Ça, il n'avait pas besoin de me le dire, mais il n'avait pas tout tort, le guide... C'est bien une des rares fois que je me laisse «incendier» sans rechigner. Une petite angoisse tout de même, il est si grand, le Sahara.

Un peu plus loin, nous trouvons un «oued» plein de déchets de bois, la Land-Rover et le bus s'alourdissent de quelques kilos supplémentaires.

- Lise, c'est pas naturel !
- Non, mais ça marche !

Armée de mon jerricane de benzine, sous l'œil réprobateur de Wolfgang, j'arrose copieusement le feu qui refuse de partir. Une flamme immense s'élève; j'ai si faim et m'excitais depuis si longtemps avec ce foyer, que maintenant au moins ça brûle.

Le souper mijote, Ingrid et Alex nettoient les filtres à bain d'huile, Wolfgang tend des toiles pour nous protéger du vent tandis que je pars à la recherche de quelques beaux cailloux que je dénicherai finalement dans le sable. Il y en a déjà près de huit kilos dans la Land -Rover et ils ne sont pas tous déclarés à Alexandre. Leur poids bien sûr, mais ils sont si beaux. Aujourd'hui un paysage de rêve défile. Une plaine, bordée à gauche de belles dunes jaunes et à droite de montagnes aux contours crénelés. Appel de phares, klaxon, j'use du pouvoir mis à ma disposition pour faire stopper les véhicules, car soudain l'envie me prend d'aller «m'éclater» sur cette dune là à gauche.

- On y va?
- O. K. c'est génial, stop, campement!

On laisse la Land -Rover au bord de la piste et, l'appareil en bandoulière, je monte sur le dos de «Gazelle». C'est parti pour le défoulement. Le sable est chaud, à plat ventre j'essaie de régler la netteté sur Alex qui macule cette étendue de sable vierge de ses roues dévastatrices. Un ciel parsemé de nuages blancs m'aide à composer mon image. La moto s'enfonce dans le sable et tout à coup rejaillit dans une gerbe de poussière jaune. Nos amis nous ont rejoints. A tour de rôle on s'élançait dans cette masse tentaculaire, nous sautons, courons dans un éclat de rires. Un sentiment de liberté m'envahit et j'ai envie de crier ma joie au monde entier.

Demain, une rude journée nous attend car une très haute dune barre la piste et s'étire de tout son long sur plusieurs kilomètres. Une bonne occasion de s'offrir un peu de détente avant le labeur.

Maintenant, tout le campement se «lavotte» tant bien que mal, car nos réserves d'eau sont trop précieuses pour les vilipender. Comme chaque soir, nous observons le film merveilleux que le soleil nous offre à coup sûr.

Où sont les plaques?

Le sable gicle. Pelles et casseroles entrent en action et gentiment nous débarrassons la Volkswagen de son piège.

- Ach , Scheisse, où sont les plaques?

Wolfgang monte sur le toit et dégage les plaques de désensablement qui, bien entendu, se trouvent sous le chargement de bois.

- Régime pleins gaz! Vas -y à fond

Dans un éclaboussement de sable le bus fait un bond ridicule pour se planter deux mètres plus loin. Cette fois on creuse de grands sillons et nous recommençons la manœuvre.

- O. K., vas -y! c'est bon! c'est bon!

Première ornière passée.

Je remonte dans la Land -Rover, mets la traction et passe comme une fleur. Alexandre nous fait signe de stopper là. Il part en éclaireur avec la moto, si légère qu'elle passe partout. Juchée sur le toit, j'évalue l'étendue.

- Laisse tes plaques en évidence, Wolfgang, elles seront utiles tout à l'heure!

Un véhicule après l'autre, nous avançons; la Land -Rover m'énerve presque par la facilité avec laquelle elle surmonte l'obstacle. De temps à autre, le pont arrière s'enfonce et me force à rétrograder, mais je vais assister Wolfgang et Ingrid qui sont déjà à genoux en train de creuser. Alexandre revient à chaque fois et donne aussi son coup de pelle.

Enfin la voilà, cette grande dune. Après une reconnaissance, le motard nous indique le passage le plus favorable. Le bus prend son élan, moteur à fond. Depuis ma place je vois danser le train arrière, puis il disparaît derrière la dune. Wolfgang jubile, sort son guide et nous lit le paragraphe qui nous concerne: «Gros risques d'ensablement pour véhicules sans traction quatre roues!»

Il est très fier d'avoir passé haut la main et sans l'aide des plaques. Nous roulons maintenant en file indienne sur une petite piste poussiéreuse. J'aperçois une gracieuse gazelle dorcas bien vivante celle-là, qui bondit en direction de la montagne.

Le soleil tape très fort et doucement le vent de sable se lève. Nous nous arrêtons pour vérifier le bon fonctionnement de nos muscles qui se crispent sous la peau après les efforts par trop répétés de ce matin. Le vent redouble de violence et nous oblige à nous enfermer dans nos véhicules respectifs, afin d'y boire une tasse de café. je m'étends sur la banquette avant tandis qu'Alexandre essaie de protéger au mieux le moteur de la moto des bourrasques de sable.

Plus qu'une heure d'éclairage, rapidement les hommes désensablent les filtres à huile.

Un peu d'histoire

De gros rochers ronds bordent la piste. - je vais voir s'il y en a...

Je crois qu'il a bientôt fait le tour de tous les rochers rencontrés.

Moi, je vais de l'avant. Avec la moto, il nous rattrapera bien; Wolfgang est déjà très loin et rejoindra certainement bientôt le puits d'Irafok. Pour notre part, nous avons décidé de faire un peu de rangement aujourd'hui, car nous sommes tellement sales et crasseux. Tout de même mon coéquipier tarde. je coupe le contact et flemmarde au soleil, j'hésite un moment à remonter...

- Arrête de gesticuler et regarde ta piste, tu vas tomber!

Alexandre arrive comme un fou sur la moto. - J'en ai trouvé, elles sont jolies mais mal incrustées. - As-tu pu tirer une photo?

- On remonte?

Je lui réponds par une moue, pas envie personnellement, pour de beaux cailloux oui, mais des gravures...

Un feu puissant réchauffe tout le campement, Wolfgang y a mis toute sa réserve de bois et sort son immense casserole à spaghetti surveillant d'un œil sa lessive qui cuit à gros bouillons. La mienne attendra, pour l'instant je pèle une mandarine et me plonge dans un livre. Tout en avalant notre soupe et notre éternel riz à la tomate, Wolfgang déclare dans son français le plus pur;

- Un petit cadeau pour ceux qui ont poussé. Apfelmus !

Son bocal est liquidé en un tournemain.

Nous sommes propres comme des sous neufs et pleins d'entrain, le radiocassettes déverse une musique rythmée, c'est la superforme. Nous voilà prêts à affronter les pistes les plus dures.

On blaguera longtemps ce soir, au moins jusqu'à 21 h. 30.

Nostalgia pour une piste

Ce matin je prends la moto et fonce sur la tôle ondulée qui la fait vibrer de tout son cadre, Lentement le bus suit, ainsi que la Land -Rover. Le sol devient très roulant mais attention à la poussière, j'étouffe. Alexandre et Wolfgang se risquent à faire la course, de front; la piste est large et ils soulèvent à eux seuls une poussière effroyable, c'est tout de même joli à voir d'autant que celle-ci est orangée par endroits. En évitant bosses et trous de mon mieux, je me pique au jeu et tire les tours derrière eux. La piste se charge bientôt de freiner notre élan. Elle se corse de plus en plus et en insistant on finirait par tout faire sauter.

- Tiens de la poussière en face, un véhicule vient à notre rencontre!

J'ai à l'idée qu'on rejoint gentiment la "civilisation" . Dommage, c'est si chouette la piste, mais les provisions s'épuisent dangereusement et il ne nous reste plus qu'une boîte de sardines ou deux, un peu de riz et de soupe.

- Voilà le goudron! Nous arrêtons nos véhicules et sommes là à nous observer quelques instants en silence.

- On retourne? J'ai la nostalgie, lance Alex. Tout le monde éclate de rire.

Le ruban noir ne nous dit rien qui vaille, c'est le point de ralliement de la civilisation que nous avons presque oubliée, et sur le goudron il n'y a plus de secousses, plus de leu de boîte à vitesses, plus de pep, plus de tout; on se laisse conduire tout simplement. - Fini les plaques, marmonne Wolfgang, en remplaçant celles-ci sur son toit encombré.

Les fayots de Tam

Interdit de parquer, interdit de camper dans la ville! Un monde fou déambule dans Tam, des constructions que je ne reconnais pas m'embrouillent les yeux, des stations-service partout; mince alors, le goudron a rendu ville Tamanrasset...

Voilà bien deux années que nous ne sommes pas revenu sur les lieux; je me souviens de la piste meurtrière pour tous véhicules qui s'aventuraient dans la belle oasis.

Nous retrouvons tout de même, dans l'artère principale, le petit bistro aux tables branlantes et ne faisons ni une ni deux pour avaler le fameux mouton aux fayots, éparpillés dans une sauce abondante. Poste, banque, tout y passe. Après deux bonnes heures, nous décidons d'aller camper à la Source, dix kilomètres plus loin.

- suivez-moi!

Alexandre prend le commandement et part en avant ouvrir la piste; eh! oui, Wolfgang, encore du sable et bien remué cette fois. La Land -Rover commence à patiner, moi avec la moto je me plante; impossible de la faire repartir. Wolfgang étant juste derrière ne va tout de même pas m'écraser? Seule solution possible, le sable...

- Vive la piste! c'est génial, Wolfgang, tes plaques! Alex est mort de rire en voyant notre ami juché sur le toit du bus, râler en allemand tout en sortant les plaques toujours aussi bien camouflées.

Quelques Touaregs nous regardent nous exciter pour sortir le bus de sa fâcheuse position. Pour eux pas question de pousser, ce n'est pas leur problème, leurs mains dans le dos sera notre seul réconfort.

Nous laissons la Volkswagen à la Source de Tamanrasset et sommes prêts à parcourir les 80 kilomètres nous séparant de l'Assekrem, point culminant du Hoggar, à 2900 mètres d'altitude, où se trouve l'Ermitage du Père de Foucauld, lieu très fréquenté par les touristes du monde entier. Le panorama merveilleux, depuis cet endroit saint, nous attire irrésistiblement à chaque visite du Hoggar.

C'est comme un «lavage» de civilisation à chaque fois.

La piste est rude pour les véhicules mal équipés et surtout les derniers cent mètres défendent de leur mieux ce lieu saint en essouffant les moteurs au maximum.

Reprendre souffle à 3000 mètres

De plus en plus la montagne nous cerne et ses pics défilent, kilomètre après kilomètre, témoins muets du bouleversement fantastique qu'a subi le massif du Hoggar, patrie des Touaregs.

Devant moi se dressent les Grandes Orgues, pitons rocheux gigantesques dressés vers le ciel; plus loin, la masse imposante de l'Ahounekamt nous oblige à la contourner pour en admirer les structures audacieuses.

Le soleil implacable semble rebondir de paroi en paroi; des éboulis de roches noires, d'où s'élèvent des flots dansants de chaleur, offrent un très fort contraste opposé au bleu du ciel; les quelques touffes d'herbes qu'on aperçoit s'agrippent avec ténacité à ce sol aride.

Nous arrivons fourbus au refuge, et lorsque je pose la moto sur sa béquille, je sens que les miennes me portent avec peine; un solide casse -croûte rétablit la situation, de quoi attaquer les quelques centaines de mètres nous séparant du sommet. Un âne, dans sa belle robe grise, s'approche et semble m'inviter à l'escalade; les quatre sabots s'accrochent rudement au terrain rocailleux. J'ai de la peine à reprendre mon souffle, mais le soleil qui entame sa descente à l'horizon m'incite à soutenir l'effort. Alexandre et Wolfgang sont arrivés au sommet; mes mollets se tendent dangereusement et envient les deux garçons déjà là -haut.

Le petit âne m'a entraînée gaillardement jusqu'à l'Ermitage du Père de Foucauld où je consacre mes premiers instants à reprendre mon souffle.

Au bord de la falaise, j'admire le fabuleux panorama, les pics rencontrés pour la plupart sur la piste se dressent devant moi.

- Toll, Toll ! me dit Ingrid,

- N'est -ce pas? interroge le petit âne gris. Déjà le soleil disparaît à l'horizon en emportant avec lui sa féerie. Un voile d'ombre descend si vite que tout le décor semble soudain dormir.

Quelques déclics trouent encore le silence.

Le miracle est terminé.

Je suis glacée.

Dernier acte

Nous sortons de 'Là voiture pour préparer dans l'air vif du petit matin le matériel photographique. Nos pas résonnent dans la caillasse. Durant les vingt minutes d'ascension, je pense au spectacle grandiose que la nature va à nouveau m'offrir à moi, petit humain si humble face à ma mère nourricière. Juré que cet instant privilégié, je vais le vivre intensément tout à l'heure.

Le souffle court, je tourne mon regard vers l'est; les [pitons volcaniques](#) du Trident dorment encore, L'horizon rougit petit à petit, annonçant le lever de rideau.

Mon coeur bat plus vite, est -ce l'effort ou l'émotion?

Alexandre cherchant à capturer cette aube naissante semble être l'intrus derrière son attirail d'appareils.

Le voilà, le dieu Soleil, source de toute vie sur la Terre, il apparaît derrière les montagnes déchiquetées de la chaîne du Hoggar, lance ses rayons telles des flèches qui allument une à une les cimes de roche noire; tout s'enflamme et la terre apparaît submergée par un puissant raz de marée de lumière,

- C'est l'apocalypse! lance Alexandre. Je pense plutôt que le premier jour de la planète devait être semblable.

La lumière devient plus blanche, en contrebas le refuge paraît minuscule.

La Land -Rover attend sagement de nous .ramener à la civilisation, le charme est rompu, demain nous reprendrons la route du nord.

FIN
